LANTERNE

MAGIQUE NATIONALE.

LANTERNE

MAGIQUE NATIONALE.

LA voici, là voilà, meſſieurs, meſdames, la lanterne magique nationale, la pièce vraiment curieuſe. Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu, ce que l'aurore de la liberté ſeule pouvoit produire, le deſpotiſme & l'ariſtocratie, le deſpote & les ariſtocrates, traités par la *nation*, comme le diable l'a été autrefois par le bienheureux Saint-Michel. Vous verrez les guerriers citoyens, les citoyens guerriers, les héros de la Baſtille, les troupes légères des fauxbourgs Saint-Antoine & Saint-Marcel, les chaſſeurs des barrières, les capucins traveſtis en ſapeurs, les dames de la nation, les nones défroquées, & toute l'armée patriotique, & l'illuſtre coupe-tête, & le bon duc d'Orléans, & le châtelet, & la lanterne, & toutes les merveilles de la révolution. Enfin vous allez voir ce que vous allez voir, la vue n'en coûte rien, on rend l'argent aux mécontens, & nous payons à bureau ouvert, comme la caiſſe d'eſcompte payera au mois de juillet.

..um principium facit bonam finem.

Vous n'entendez pas le latin, ni moi non plus; mais un chanoine de mes parens, à qui on a tout ôté, excepté ſa ſcience, m'a dit que cela vouloit dire, qu'en commençant bien on finiſſoit de même.

Ecoutez : primo d'abord.

La généalogie de notre - dame l'aſſemblée nationale, & ſa chère fille la conſtitution.

Necker engendra les emprunts viagers, les emprunts viagers engendrèrent le déficit, le déficit engendra Calonne, Calonne engendra les notables, les notables engendrèrent l'archevêque de Sens, l'archevêque de Sens engendra la cour plénière, la cour plénière engendra le mécontentement, le mécontentement engendra Necker, Necker engendra la double repréſentation, & la nouvelle convocation, qui engendrèrent les curés & les avocats, qui engendrèrent l'aſſemblée nationale, qui engendra la prétendue conſtitution, & la prétendue conſtitution engendra l'anéantiſſement des revenus & la banqueroute, le papier-monnoie, & la ruine du royaume, la deſtruction de la nobleſſe, du clergé & des parlemens, & la priſon du roi : ces derniers rejetons, enfans parricides, pourront bien aſſaſſiner leur mère.

Vous allez voir enſuite un conſeil préparatoire, tenu chez M. le directeur général des finances; c'étoit le principal laboratoire de la révolution.

Et voilà le bon Necker; le voyez-vous au milieu de ſon conſeil ſecret qui prépare la conſ-

titution ? Remarquez la maréchale de B....u, cette auguſte femme qui gouverne l'académie. A ſa droite eſt C.....t[2] & à ſa gauche Harpula.[3] Voyez-vous cette ſœur du pot qui remue la tête comme un pantin ? elle reſſemble à ſon auguſte époux ; elle paroît quelque choſe quand elle repréſente dans un fauteuil ; elle n'eſt plus rien quand il faut marcher. Voyez l'ambaſſadrice boutonnée : on voit qu'elle médite l'oraiſon jaculatoire, qu'elle ſe dit à elle-même, *qu'il s'épuiſe*, *qu'il m'enleve aux cieux*, *qu'il me laiſſe tomber.*

Le grand homme redreſſe ſon mentor : il va parler ; écoutez : je ne ſuis pas revenu ici pour être balotté par les cabales ; on ſait que moi seul je puis ſauver l'état ; on connoît ma ſupériorité ſur le reſte des hommes : je n'ai plus de gloire à déſirer, j'en regorge, (& voyez le balon qui s'enfle) ; mais il me faut du pouvoir ; il faut me nommer dictateur ou au moins miniſtre national ; tel eſt mon plan.

Voyez Harpula qui ſe mouche, touſſe, crache, ſe redreſſe ; & croyant s'être donné un air important, va débiter, avec emphaſe, de mauvais vers. C'eſt-là ce qu'il appelle le langage des dieux ; dans ſa bouche, c'eſt celui de la ſuffiſance & de la déraiſon ; il offre, pour la révolution, tous les faiſeurs d'énigmes, de chanſons & de madrigaux. Cela ne laiſſera pas que de faire un troupe brillante.

Regardez le grand C . . . . . ; il va recruter l'armée de Harpula ; il offre trois millions de philoſophes, avocats, procureurs, clercs de notaires, garçons marchands, curés à portion congrue, capitaliſtes, uſuriers, & les femmes pour qui la philoſophie eſt ſi commode, & qui

1 la maréchale de Beauveau
2. le m.is de Condorcet
3. m. de la harpe

donneront leurs maris, & les nègres pour qui il demandera la liberté, quand ses amis auront vendu leurs habitations; c'est tout ce qu'il peut faire pour la bonne cause; ils ne demandent, l'un & l'autre, pour récompense, que de l'argent & des honneurs.

Ecoutez la maréchale, qui, avec un grand apprêt de modestie, dit:

« Je suis comme madame j'Offrin, je n'ai à vous offrir que mes bêtes & M. le maréchal; mais je donnerai à dîner aux philosophes & aux poëtes, à condition que j'aurai l'air de diriger la machine, & qu'on donnera à mon mari une place dans le conseil, une place qui soit bien insignifiante, bien à sa portée ».

A quoi le grand Necker répond :

» Vos dîners, madame, nous seront fort utiles; c'est comme cela que j'ai commencé ma réputation. »

Considérez, madame Necker qui appuie l'opinion de son vertueux époux.

Et moi, ajoute-t-elle, je vous promets les protestans; j'ai des correspondances secrètes dans toute la France Je la souleverai depuis Quimper jusqu'à Marseille.

« Croyez-vous, s'écrie l'ambassadrice avec énergie, que je ne servirai de rien, que je ne me démenerai pas dans tout ceci, que je resterai à rien faire! Ce n'est pas là mon compte. »

Je publierai des livres, on ne les lira pas; je montrerai ma physionomie, on ne la regardera pas; mais je ferai des avances, & je réussirai. Je me charge des nobles, je les renverrai au tiers; après les avoir régénérés, j'en ferai des roturiers en les purifiant dans ma piscine; & si je ne

fait pas marcher droit les boîteux, ce ne ſera pas faute de travailler à les redreſſer *. Je ne demande rien ni pour moi, ni pour M. l'ambaſſadeur, je le ferai ce qu'il doit être ; & quant à moi, je me payerai par mes mains ».

Premier changement de décoration.

Voyez, meſſieurs, meſdames, un ſecrétaire qui vient avertir M. le directeur général qu'il eſt attendu dans ſon cabinet; le conſeil ſe leve ; madame la maréchale prend le bras de la Harpe pour ſe rendre à l'académie ; madame l'ambaſſadrice eſt attendue dans ſon boudoir ; il n'eſt jamais vacant, la maman ſe rend à ſon hôpital. Tout eſt compenſation dans le monde.

Second changement.

Nous voici dans le cabinet de M. Necker: voyez le petit miniſtre Rabaud qui ſe redreſſe, le prélat d'Autun, au front calme, au teint fleuri qui écoute, & le rabbin Émery qui pérore ; l'arrivée du miniſtre interrompt leur converſation ; & voyez le grand homme qui leve les yeux au ciel, & s'écrie avec un enthouſiaſme vraiment national ; l'heureux jour eſt enfin venu où la France, régénérée par mes ſoins & les vôtres va devenir le pays d'Eldorado, notre raſſemblement eſt l'image de l'union qui va régner dans cette heureuſe contrée ;

---

* Voyez M. l'évêque d'Autun.

voyez le prélat qui ſourit, le circoncis qui écoute la bouche béante, & Rabaud qui ſe gonfle ; on annonce l'académicien Target & le jeune héros Lameth. Paris ſera à nous, dit l'un ; l'armée nous ſervira, dit l'autre ; écoutez-les tous pariant à-la-fois ; ils ne s'entendent plus, ni moi non plus. Paſſons à la convocation des états-généraux.

Troiſieme changement.

Voyez ces hérauts d'armes montés ſur des chevaux blancs, chargés de galons, trompettes en bouche, bas de ſoie bien tirés ; ils annoncent la proceſſion générale des états-généraux ; voyez les enfans qui crient, les femmes qui regardent ; les troupes qui rangent, & le peuple qui admire.

Quatrieme changement.

Le grand jour eſt arrivé, les rues ſont tapiſſées, tout Paris eſt aux fenêtres de Verſailles, le chemin eſt bordé de ſoldats, non encore nationaux, c'eſt-à-dire de gardes-françoiſes ; les places ſont louées douze francs. Un peu d'attention ; la marche commence. Voyez d'abord les récollets & autres moines & confréries ; c'eſt la tête de la proceſſion ; le roi, la reine & la famille royale en formeront la queue. Pouvoit-on prévoir que le milieu, c'eſt-à-dire noſſeigneurs. détruiroient pendant leur ſeſſion les deux extrêmes? (*Trève à mes réflexions, elles n'ont pas le ſens commun.*) Voyons défiler noſſeigneurs, Voilà d'abord meſſieurs les députés du *tiers*, je veux dire des *communes* ;

& non, c'eſt de la *nation* qu'il faut dire, n'eſt-ce pas? (Mais alors ils étoient du *tiers*;) voyez-les en petits manteaux, en cravates, ils ont l'air d'abbés déguiſés, c'eſt pour détruire juſqu'au coſtume qu'ils ont depuis ſi bien traité le clergé.

Conſidérez les deux payſans Bretons, le front chauve du bon Gerard, ſon coſtume de métairie, & l'habillement biſarre de Corentin le Floch; ils ont l'air bonnes gens: il ne faudra pas moins que toutes les ſuggeſtions perfides & la ſcélérateſſe combinée de leurs collégues pour en faire des enragés, & les mettre en action; (*mais chut! le comité des recherches a des eſpions par-tout & le châtelet eſt à ſes ordres.*) C'eſt ici, meſſieurs, que je réclame plus particulièrement ſon attention. Voyez comme le peuple applaudit : c'eſt le grand comte de Mirabeau; admirez ſa friſure, la mieux ſoignée de toutes; l'air content de lui-même, qui le caractériſe; il ſourit à ſes approbateurs, il leur rendra en motions les bienfaits dont ils veulent bien le combler. Il cauſe avec M. Bouche ſon collègue, c'eſt une contenance; & les applaudiſſemens redoublent : ils l'accompagneront juſqu'à l'égliſe de Saint-Louis, laiſſons-le aller ſur les aîles de ſa gloire; & voyons ces paremens ariſtocrates, ces veſtes de drap d'or; ces chapeaux ſurmontés de plumes; tous ces paons ſe pavanent : laiſſez-les faire, on leur rognera les plumes. Regardez le prince par excellence, le bon Philippe d'Orléans, le pere du peuple, il s'eſt mis à ſon rang de bailliages; voyez avec quelle facilité il a deſcendu le premier échellon de la grandeur; laiſſez-le marcher, il ſera bientôt à la hauteur des habitans des fauxbourgs

dont il aura incessamment l'occasion de se servir. Regardez avec admiration le grand la Fayette; regardez sa contenance modeste, son souris gracieux; auroit-on cru alors que dans six mois il seroit le général de ce peuple qui le regardoit à peine, c'est cependant lui qui le conduit aujourd'hui comme un cocher mene son maître. Il passe devant, mais il prend l'ordre; voyez tous ces ducs bardés de cordons & de ridicules; ils paroissoient beaucoup ici; belle montre & peu d'effet.

Nous voilà enfin arrivés au clergé. Voyez ces curés à portion congrue; on les appelle aujourd'hui les dignes pasteurs, on les appellera bientôt des calottins.

On leur promettra beaucoup, car on aura besoin d'eux; tiendra qui pourra, *ce ne sont pas nos affaires*. Voyez parmi eux quelques moines de toutes couleurs, cela détruit la monotonie de l'uniformité; mais réservez toute votre admiration pour les prélats, leur rochet de dentelles, leurs robes de pourpre : voyez le jeune prélat d'Autun qui ne marche pas droit; voilà comme il se conduira aux états-généraux. Considérez un grouppe de gens qui l'applaudissent, c'est un rassemblement d'usuriers & d'agioteurs qui comptent sur lui; il ne trompera pas leur espoir. Enfans d'Israel ! voyez votre soutien. Regardez le respectable cardinal de Rochefoucault, ses cheveux blancs & sa barrette, il a l'air d'un patriarche qui conduit & préside la procession; mais il sera bientôt confondu, poursuivi, anéanti : il est cependant encore plus honnête que sa physionomie, & c'est beaucoup dire.

Voyez à la suite de nos futurs législateurs, la famille royale à pied; c'est l'emblême de la posi-

tion où on la laiſſera. Nous avions alors un roi & une reine. Voyez l'air de bonté qui caractériſe le monarque, la nobleſſe & les grâces dont la nature a paré notre ſouveraine ; l'abandon populaire de Monſieur, frère de notre roi, l'aimable légéreté de M. le comte d'Artois. Voyez les Condé, les Conti, les Angoulème, les Berri, & regardez-les bien ; car bientôt vous ne les verrez plus. Conſidérez les Princeſſes & leurs dames-d'atours, & les carroſſes de parade & les chevaux panachés ; voyez les pages & les valets de pied, & les gardes-du-corps & les cent-ſuiſſes en habits d'Arlequin, qui eſcortent tout cela ; & tout cela va en pélerinage pour demander au Saint-Eſprit qu'il deſcende ſur les futurs légiſlateurs. Ce ſont du tems & des pas perdus, le Saint-Eſprit ne s'en mêlera pas ; mais bien le diable avec ſes cornes.

Cinquième changement.

Nous voici tranſportés dans l'égliſe de Saint-Louis, on a de la peine à ranger tous les députés, ils commencent déjà à tenir bien de place ; voyez tous les ſoins que ſe donnent meſſieurs les maîtres des cérémonies & leurs aides-de-camp ; enfin, voilà tout le monde à-peu-près placé. Voyez le petit évêque de Nancy, qui pérore, & tout le monde qui écoute, & le comte de Mirabeau qui prend des notes ; c'eſt la baſe de ſon courrier de Provence : & l'évêque qu'on applaudit, & la meſſe chantée par la muſique du roi, & chacun qui s'en va. (*Allons-nous-en les gens des noces, allons-nous en chacun chez nous*).

Sixième changement.

Voici la grande ouverture des états - généraux ; voyez la ſalle des menus, agrandie, annoblie par ſa deſtination, les travées ont été remplies dès la pointe du jour, de ce que la cour & la ville offrent de plus brillant. Regardez le trône, les bancs des miniſtres, à droite meſſieurs du clergé, à gauche la nobleſſe & vis-à-vis, la future *nation.* Le roi arrive, & on applaudit, on porte devant lui l'épée de Charlemagne ; belle inutilité ! la famille royale ſe place, le grand Necker s'avance ; il lève les yeux au ciel, il va nous lire un mémoire qui, quoiqu'un ſimple apperçu, durera quatre heures ; vous l'avez entendu une fois ; c'eſt bien aſſez. Paſſons à d'autres.

Septième changement.

Voici la ſalle du clergé. Voyez le bon vieux cardinal quand a élu préſident. Voyez les prélats & les curés qui ſont en préſence. Regardez l'évêque d'Autun & l'archevêque de Bordeaux qui intriguent. Entendez-vous le ſon des louis qui ſe comptent ? L'air bienfaiteur des deux prélats qui payent, ou plutôt diſtribuent, la figure reconnoiſſante des curés qui reçoivent, & l'air de premiers pris des autres évèques ? Tout royaume diviſé ſera détruit, dit l'écriture ; le clergé ſubira la loi commune.

Huitième changement.

Paſſons la chambre de la nobleſſe. Le préſident ſonne, j'apperçois une très-grande majorité, celle des gens foibles : quelques chevaliers françois d'un côté & de l'autre, quelques eſprits brouillons & méchans, qui bientôt quitteront & trahiront leur ordre ; l'intérêt ou la crainte les guide preſque tous. Regardez le duc d'Orléans, chef de cette dernière minorité ; il eſt là comme par-tout ailleurs, en mauvaiſe compagnie ; c'eſt affaire d'habitude.

Neuvième changement.

Mais venons aux grandes marionnettes, à la ſalle du tiers ; c'eſt un ſpectacle de nouvelle création. Deux mille ſpectateurs occupent le pourtour de la ſalle. Mirabeau n'eſt pas encore écouté, quoiqu'il parle beaucoup. Malouet eſt déjà ariſtocratiſé. Rabaud métaphyſique ſur la pointe d'une aiguille. L'abbé Sieyes prépare la révolution. Bailly ſonne, il eſt bien éloigné de lire dans les aſtres, auxquels il rêve, ſa très-prochaine élévation. Chapelier guette le moment favorable ; il viendra, & le fin matois ſaura le mettre à profit. Mais ce n'eſt rien que de les montrer, il faudroit les faire parler, & cela n'eſt pas en mon pouvoir ; & ſi j'en avois les moyens, je les ferois, j'eſpère, parler mieux qu'ils n'ont fait. Voyons une ſéance de commiſſaires conciliateurs.

Dixième changement.

Voyez-les raſſemblés chez le garde-des-ſceaux, chacun a député ſes plus déliés; ils ſe guettent, ils cherchent à ſe deviner; le clergé finaſſe, la nobleſſe ſe met en avant, & le tiers à cheval ſur ſa force d'inertie, ne porte que des demi-bottes. Le miniſtre des finances alimente la diſcorde. Ils feront de l'eau toute claire.

Nous voici au 23 juin, grande journée.

Premier changement.

Un grand événement ſe prépare; les portes du grand Bazar ſont fermées. Voyez-vous l'illuſtre Bailly qui ſe préſente, les ſoldats le repouſſent; le voilà lancé comme une balle dans le jeu de paume, tous ſes adhérens vont y faire avec lui une grande partie. Voyez comme ils vont ſervir la nobleſſe ſur les toits; ils ont déjà biſqué ſur elle, ils ne tarderont pas à avoir avantage.. Admirez comme tous ont friſé la corde; ils vont jurer de ne ſe déſunir jamais; les anciens juroient par le Styx, par la barque à Caron; eux prêtent ſerment ſur la corde du bac qui a ſervi pour le paſſage de leur père; enfin ſe lève le jour qui devoit être l'aurore du bonheur de la France. Voyez-vous l'ordre qui règne par-tout, le temple eſt ouvert; chacun prend ſa place. Voyez ce chevalier qui ſe préſente. C'eſt Paporet, ſecrétaire du roi. Examinez comme il fait bien le mort; c'eſt qu'il l'eſt tout-à-fait. Un ſecrétaire du roi qui

meurt dans ce moment, quel présage! C'est la noblesse étouffée dans son berceau; c'est la plume desséchée, le roi n'aura plus d'ordres à donner (Mais je vous dispense de mes réflexions, suivons les événemens). Ce gros père qui se présente, c'est bien un père, il est environné de sa famille; *c'étoit le roi*. Les ministres l'entourent. Vous cherchez le grand génie de la finance, il n'est pas. C'est lui qui a tout fait, qui conduit tout; mais les marionnettes ne jouent bien qu'autant qu'on n'en voit pas le fil, il est derrière la toile; si la pièce réussit, il s'en avouera l'auteur, sinon..... n'anticipons pas: bon peuple, soyez à présent tout oreille. Ecoutez bien le discours touchant de votre monarque; abolitions de la taille, de la corvée, de la gabelle; rapprochez les dates, c'est le 23 juin. Tout cela est encore à faire. A qui la faute? C'est ce que vous allez savoir: Le roi presse ses peuples d'être heureux; il attendrit tous les cœurs; ils vont, sans doute, tomber à ses genoux; la moitié de la salle est prête à s'y jeter, l'autre reste inébranlable; le roi se retire, la noblesse, son clergé l'accompagnent, le peuple l'applaudit; c'est le moment de le publier le père de la France. Ce titre vaudroit bien celui de *restaurateur*. Arrivez avec lui chez la reine; voyez-vous le dauphin remis entre les bras de la noblesse, qui jure aussi à son tour de le conserver à la nation. Il faut retourner à la salle; la loyauté & la franchise n'y sont plus; admirez comme en un moment la pompe la plus imposante a été convertie en un spectacle hideux, la colère a remplacé l'attendrissement; un mot de l'abbé Sieyes a

tout changé. Par ce plan, a-t-il dit, le bonheur du peuple eſt aſſuré, & ce n'eſt pas par nous, il vaut mieux qu'il ne le ſoit pas; déjà il n'y auroit plus beſoin d'états-généraux; & que deviendroient les plans du duc d'Orléans, les eſpérances de mon parti? Ne perdons pas de temps; il eſt encore une reſſource, Necker a la faveur du peuple; c'eſt bien lui qui a fait la déclaration; n'importe, pour peu qu'on ait tranſpoſé une virgule, il aura le droit de ſe plaindre. A ces mots la horde s'ébranle; voyez-vous le bataillon qu'elle forme, elle ſe tranſporte chez le génie; il ne s'y trouve pas.

Second changement.

Voyez le grand Necker, il deſcend du château, & pour dérober ſa modeſtie aux empreſſemens des cuiſtres du château & des harangères de Verſailles, il deſcend par la cour de marbre, & ſe rend à pied chez lui, faiſant tête à tous les ſignes d'approbation de la canaille. Voyez tous ces meſſieurs de la nation qui ſe répandent dans Verſailles, portant des tranſparens ſur leſquels eſt écrit: vive Necker, le père de la patrie, & tous les poliſſons crient c'eſt un eſſai d'inſurrection dont on aura lieu d'être content.

Troiſième changement.

Tranſportez-vous au palais-royal, vous y verrez des orateurs qui montent ſur des chaiſes & ſe font entendre ſans ſonnettes. Voyez les priſonniers de l'abbaye qu'on a mis en fourrière
dans

dans un des hôtels garnis du palais. Remarquez les grouppes, les cafés remplis de têtes exaltées, c'est le génie de la licence (de la liberté, je veux dire), qui s'est emparé de toutes les têtes. Voyons ce qu'il va produire.

Quatrième changement.

Retournons à l'assemblée, voyons l'évêque d'Autun qui soutient que le serment des députés est nul, il le prend pour le vœu de chasteté; & l'abbé Sieyes qui propose de permettre le divorce & le mariage des prêtres. Il espère se conjoindre à mademoiselle Théroigne, quand elle aura divorcé avec M. Populus; il se trompe, on connoît la fidélité de ces deux tourtereaux; mais on dit que madame de Staël pourroit bien l'épouser en trentième noce.

Cinquième changement.

Voyez-vous cette déesse pâle & tremblante, qui s'appelle la peur? elle vole à titre-d'aîles de Paris à Versailles, & de Versailles à Paris : la voyez-vous qui dit tout bas à des députés, votre mort est résolue, vous êtes proscrits au palais-royal, vous serez égorgés, brûlés vifs; vos cendres seront jetées au vent, & puis vous serez pendus; voyez comme on croit tout ce qu'elle dit, comme on va se ranger parmi le tiers, comme on demande des passe-ports; & voyez-vous le comte de Mirabeau qui s'applaudit de ses succès; la déesse est son émissaire : c'est lui qui l'expédie à ces messieurs; cet honnête homme ressemble au lièvre qui fait peur aux

grenouilles, il en eſt étonné lui-même : voyez-vous la déeſſe qui porte l'alarme dans le château ?

Tout eſt perdu, dit-elle, tout Paris eſt ſoulevé ; il y a ſix cens mille hommes ſous les armes; ils ont des piques d'une longueur.... & des couteaux de chaſſe afilés : votre armée & vos baïonnettes ne peuvent vous défendre : il faut céder.

La voyez-vous qui retourne à Paris, & qui dit aux bourgeois : ah ! malheureux! vous allez être exterminés, j'ai vu ces ſuiſſes, ce ſont des diables : les huſſards ſont des anthropophages. Il y a une artillerie formidable, & j'ai vu les grils avec leſquels on fait rougir les boulets : on a caché les petits-ſuiſſes dans les carrières du fauxbourg Saint-Jacques ; on a miné le fauxbourg Saint-Germain ; on va faire ſauter la rivière, & mettre le feu à la ville : vous ſerez tous grillés, noyés, pourfendus & emportés par les boulets de canon. Il n'y a que M. le marquis de Villette qui obtiendra la grace de n'être qu'empalé.

Voyez-vous le buſte de M. Necker, & celui de M. le duc d'Orléans qu'on promène. Les deux ſont la paire : entendez-vous les calomnies contre un bon roi & une reine charmante, & les éloges qu'on donne au vil écuyer de la *boufonne* : entendez-vous les brigands qui crient : Vive Louis XVI, & les ſots qui ſont bien contens, & les honnêtes gens qui gémiſſent & s'enfuient.

Voyez-vous comme le peuple veut faire du premier un maire du palais, & du ſecond, un protecteur. Voyez-vous comme les bons patriotes s'attroupent.

Sixième changement.

Montons à l'hôtel-de-ville.

Voyez-vous, meſſieurs, meſdames, la grande municipalité, compoſée de MM. les électeurs, qui n'ont plus rien à élire, qui ſont là ſans ſavoir pourquoi. Voyez-vous ce peuple qui eſt aſſemblé à la place de Grêve. Voyez-vous ces hommes qui courent, qui parlent, qui excitent meſſieurs les piquiers du fauxbourg Saint-Antoine & du fauxbourg Saint-Marcel.

Voyez-vous ce poſtillon habillé de rouge, qui arrive de Verſailles au grand galop : gare, gare, & voilà le poſtillon qui monte à la ville, & qui dit aux municipaux : il n'y a pas de temps à perdre ; il faut faire arrêter tous les ariſtocrates, nobles, prêtres, femmes & filles, & les mener au palais-royal.

Voyez-vous ces municipaux qui lui demandent comme il ſe nomme, & s'il s'appelle Saint-Barthelemi, qui s'informent quel eſt celui qui l'envoie, & il ne le dira pas ; & voyez-vous qu'il eſt habillé comme un valet, & qu'il parle comme un gros monſieur.

Et voyez-vous Berthier & Foulon qu'on amène ; & voyez-vous comme de braves gens qui ſont là animent le peuple ; il va les tuer tout de ſuite, tout de ſuite.

Et voyez-vous comme on les tue, comme on les déchire, comme le bon peuple eſt bien content, & les braves encore plus. On porte le cœur de Berthier à l'hôtel-de-ville & le François, tigre & ſinge, chante dans la place de Grêve : *Il n'eſt point de fêtes quand le cœur n'en eſt pas.*

Septième changement.

Voyez-vous Necker le ſage, Necker le vertueux, Necker le grand homme, Necker le dieu, Necker le charlatan, qui revient de Suiſſe & qui arrive à l'hôtel-de-ville : entendez-vous qu'il demande la grace du baron de Bezenval. Il ne ſait pas que quand on eſt aſſez puiſſant pour obtenir la grace de ſon ami, il ne faut demander que ſon jugement.

Voyez le maire qui vient d'arriver de la lune, & les électeurs qui ſe ſont faits municipaux ; voyez-vous tous ces habiles gens qui ſavent leur *pater* ſur le bout du doigt. Ils s'écrient : *Fiat voluntas tua*, *& ſanctificetur nomen tuum*. Voyez-vous le miniſtre qui ſe rengorge, & qui s'en va.

Et les diſtricts qui s'aſſemblent, & qui crient, & qui hurlent, & qui raiſonnent comme des diſtricts : « point de grace, nous ne voulons » point de grace, ce baron eſt un ariſtocrate, » il faut qu'il ſoit jugé, il faut qu'il ſoit pendu. » Necker ſe moque de nous ; c'eſt un autre » ariſtocrate ; qu'il prenne garde à lui, nous » pourrions bien envoyer ce dieu à la lanterne ».

Et voyez-vous Necker dans la conſternation, il n'a pas réuſſi, il eſt atterré, & depuis ce jour-là, le grand homme n'a plus été qu'un pauvre homme : *Sic tranſit gloria mundi*.

Huitième changement.

Voyez l'aſſemblée nationale aſſaillie par les femmes & les piquiers ; ils ſe fâchent contre les gens qui ne leur diſent rien, & ſourient au comte de Mirabeau qui ſe fâche contr'eux.

Neuvième changement.

Voyez le château de Verſailles, & il eſt encore nuit, & les femmes & les piquiers y pénètrent; & voyez-vous ce garde-du-corps qui eſt à la porte de l'appartement de la reine; & voyez-vous comme ils le frappent à coups de maſſue, comme ils l'abattent comme ils le traînent pour lui couper le col; & voyez vous ſon camarade qui vient à ſon ſecours, & le peuple qui s'élance ſur lui, qui lui arrache ſon mouſquet, & lui en donne un coup ſur la tête, & lui enfonce le crâne.

Remarquez bien comme la porte de la reine eſt enfoncée, comme les femmes & les amazones percent ſon lit à coups de piques, & voyez-vous les braves gens qui ſe trouvent là, & qui excitent les amazones. Remarquez là-bas cette belle femme qui s'enfuit en chemiſe, qui ſe ſauve auprès de ſon époux, elle tremble, mais pour ſon fils; elle ne tremble pas pour elle; ſon regard eſt encore fier, on reconnoît encore la fille de Marie-Thérèſe & la reine des François, & c'eſt ſon peuple qui la pourſuit; & voyez-vous M. de la Fayette qui fait ſemblant de dormir tranquillement dans ſon lit; le voyez-vous, il ronfle les yeux ouverts.

Frémiſſez, François, voyez votre roi qu'on entraîne dans ſa capitale : ſes gardes ſont déſarmés, ils marchent à pied au milieu de leurs aſſaſſins; leurs étendards ſont renverſés : un train d'artillerie précede ſa voiture, un autre la ſuit : des femmes ivres de liqueurs fortes & de ſang, ſont à cheval ſur les canons; une nombreuſe

cavalerie ferme la marche ; la figure du monarque porte l'émpreinte de son caractere ; elle est l'emblême de son ame, elle est calme & bonne ; s'il gémit, c'est sur l'égarement momentané de son malheureux peuple : son auguste compagne, supérieure aux événemens, semble les maîtriser par son courage.

Et leur plus jeune fils à qui les destinées
Avoient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut aux murs de Paris conduit avec sa sœur.

Et voilà le roi & sa famille prisonniers dans la bonne ville de Paris ; si je pouvois les en tirer, ils n'y seroient pas long-temps : passons à quelque chose de plus gai.

Dixième changement.

Vous allez voir ce que vous allez voir. Remarquez-vous ce héros de l'autre monde, le grand la Fayette, le futur connétable, reconnoissez-le à sa longue figure, à sa mine blême, à son col roide. On lit son caractère dans ses yeux, dans ses traits. Ce guerrier municipal a la physionomie d'un mouton ; le voyez-vous haranguer son armée.

„ Citoyens-soldats & soldats-citoyens, conquérans de Versailles, héros de la liberté, & pour tout dire enfin, fiers enfans de Paris, tremblez, tremblez toujours, la crainte est le salut des armées : vous êtes plus de trente mille, vous avez cent pièces de canons ; vous ne voyez point

d'ennemis ; n'importe, tremblez toujours, l'odieux ariſtocrate habite dans vos murs ; ſa tête jadis altière ſe courbe devant vous ; mais d'un inſtant à l'autre, elle peut ſe relever ; ſongez à cette foule ennemie de courtiſans & de conſeillers, de prêtres & de nones, de moines & de chanoines, ils conſpirent contre vous dans l'ombre du myſtere. Voyez-les, voyez vos farouches ennemis pour vous mieux attraper ; incendiant leurs châteaux : tremblez donc, & ſi ce n'eſt pour vous, tremblez du moins pour moi, ma mort eſt arrêtée. Une main homicide, Favras, avec cent louis le traître s'en alloit marchandant une main parricide ; j'allois périr quand l'honnête Morel & le grand Turcati ont préſervé mes jours. Si le ſort m'évita de périr par Favras, peut-être il me réſerve de finir comme lui ; ſi ce malheur arrive, ſi je dois ſuccomber, on vous préſentera ma chemiſe ſanglante & mon pourpoint percé ».

» Vous pleurez, chers amis, ah ! calmez vos douleurs, ſéchez, ſéchez vos larmes ! J'ai fait mon teſtament ; j'ai nommé le héros qui doit me ſuccéder. Je ne vous oublie pas, je vous légue mes craintes, mes frayeurs perpétuelles ; c'eſt le plus beau préſent que je puiſſe vous faire ».

« Oui, mes enfans, oui, mes braves ſoldats, il faut trembler, il faut trembler, il faut trembler toujours ». Voyez, meſſieurs, ce nombreux auditoire, & les bourgeois qui pleurent & les ſoldats qui rient.

Onzième changement.

Voyez-vous ce grand homme inſtruiſant ſes

officiers dans cet art de la guerre qu'ils ne pratiqueront pas. Voyez-le, il leur explique la machine de Guillotin.

Douzième changement.

Voyez notre héros dans les Champs-Elyſées ; deux cents ſoldats audacieux inſurgens prétendent à la médaille ; il le ſait, il ſe hâte : les diſpoſitions ſont faites, les ordres ſont donnés. Quatre mille fantaſſins & mille cavaliers ont entourés deux cents hommes ſans armes : les eſcadrons s'ébranlent ; on voit éclater ſur leur front & l'amour de la paix & l'horreur des combats. Ils partent cependant, ils volent aux dangers ; les ennemis ſont à genoux pour demander quartier : on les prend ; le général commande, ils ſont déshabillés ; & le cul preſque nud, ils ſont tous enchaînés. Les vainqueuts triomphans les menent à Saint-Denis.

Treizième changement.

Voyez-vous meſſieurs les députés, les voyez-vous qui tiennent la carte de la France, & qui la déchirent par petits morceaux, & qui écrivent deſſus : *Départemens*, *diſtricts*, *cantons* ; & c'eſt ainſi qu'on régénère un royaume en le mettant en pièces.

Quatorzième changement.

Et voyez-vous les oiſeaux auxquels on a permis de ſe promener ſur les bâtons de leur volière. Voyez le roi & la reine qui vont à Notre-

Dame, aux Enfans-Trouvés, à Saint-Germain-de-l'Auxerrois, au fauxbourg Saint-Antoine; mais ils ſont bien veillés : les éperviers ſont autour de la cage; regardez-les, ils ne les perdent pas de vue.

Quinzième changement.

Faites attention à ce grand jour du 4 février; voyez le roi qui ſe rend à la ſalle du manége pour épouſer la conſtitution; il faut eſpérer que l'aſſemblée prononcera bientôt le divorce; écoutez ſon diſcours. Le langage ambigu du Genevois Necker, pouvoit-il convenir à la bouche vertueuſe du monarque françois ? Regardez les députés, leurs ſentimens ſe peignent ſur leurs phyſionomies; les uns frémiſſent de rage, les autres pleurent, le grand nombre applaudit, & le roi ſort, & l'on ſe met à jurer, & l'on admet au ſerment les femmes, les écoliers, les moines, les ſoldats, les religieuſes, & c'eſt une maladie qui gagne les diſtricts, & toutes les mains ſont en actions; mettez les vôtres dans vos poches, car il n'y a pas de ſûreté.

Seizième changement.

Et voyez la proceſſion de l'aſſemblée nationale du 4 février. C'eſt la ſeconde, elle eſt un peu différente de la première; plus de panaches, plus d'or, plus de pourpre, tout le monde eſt déshabillé. C'eſt l'effet de la déclaration des droits de l'homme; ils ſont tous égaux. Robeſpierre eſt l'égal du chevalier de Boufflers, comme Bouche l'eſt de l'anus, on ne les applaudit pas &

ils en enragent : on ſe contente de les admirer ; ils vont encore jurer à Notre-Dame. Ils auront beau multiplier leurs juremens ; la ſomme n'équivaudra jamais à celle des juremens qu'on fait contre eux.

Dix-ſeptième changement.

Je vais vous donner une repréſentation de l'aſſemblée nationale. Admirez la dignité de cette auguſte aſſemblée. Voyez-vous M. Deſmeuniers, décrétant après une longue diſcuſſion, qu'on ouvrira une fenêtre. Ceux qui ont froid demandent la queſtion préalable : d'autres qui veulent qu'on n'en ouvre que la moitié, réclament la diviſion. Voyez à la même place, M. Rabaud annonçant à l'aſſemblée qu'il a écrit *un petit billet* à M. le Garde des *ſceaux*, & après une épreuve douteuſe, diſant *qu'il va recommencer l'opération*. Regardez le côté des noirs, des ariſtocrates, des royaliſtes, écumant de rage, parce que l'éloquent général Lameth occupe la tribune. Conſidérez le côté des baïs, des enragés, des républicains qui applaudit. Voyez Mademoiſelle Théroigne de Méricourt, occupant la place d'honneur à la barre. Regardez les tribunes ſans billets, qui gagnent leur quarante ſols, en applaudiſſant & huant tour-à-tour : conſidérez la tribune des ſuppléans, qui eſt auſſi enragée que le côté gauche. Ils ſont bien doublés du même, comme l'habit de l'avocat Patelin. Entendez-vous un Député Auvergnat, qui dit : *l'inſurrection eſt le plus ſaint des devoirs* : un Député Champenois qui ſoutient que l'inquiſition eſt le premier des actes de juſtice ; c'eſt le même qui a avancé que les

troupes n'étoient autre chose que des brigands ; il est toujours énergique : entendez-vous ce Député Nantais qui dit qu'envoyer des troupes contre ceux qui dévastent & brûlent, c'est envoyer des assassins contre des assassins, & ce Député Limousin qui dit *que le roi n'est pas libre*. On se fâche tout de bon contre celui-là, c'est qu'il a dit la vérité, & que toute vérité n'est pas bonne à dire. Ecoutez une dispute importante, la moitié de la salle dit *&*, l'autre dit *ou*, & ils sont prêts à en venir aux mains pour la différence de la copulative à la conjonctive, c'est la scene de Figaro ; cela coûte cependant 40 mille francs par jour ; on eût mieux fait de donner l'entreprise à forfait, il y eût eu plus de gain qu'à la journée.

Je ne vous mène point aux répétitions de l'assemblée nationale, aux Jacobins, à la rue basse du Rempart, aux impartiaux ; vous pouvez vous donner ce petit plaisir en nature.

J'ai gardé tout ce que j'avois de plus beau pour la fin ; soyez toute oreille.

Dix-huitième changement

Voyez madame l'Ambassadrice qui attend son mari ; c'est édifiant.

Dic ô Janneta
Voles te loga larirette, *bis*
Nani ma mère
Me voli marida larirette, *bis*, &c.

La voilà en tête-à-tête avec lui ; c'est du neuf.

Cela demande une explication. L'époux a conçu des ſoupçons, il eſt le ſeul qui en ſoit là. Voyez la Sémiramis moderne qui prend un maintien majeſtueux. Voici ce qu'elle dit à ſon époux avec une dignité connue : « Lorſque je vous ai donné la main, M., je vous ai dit que je ne me croyois pas à l'abri d'une foibleſſe ; mais je vous ai donné ma parole que le jour où j'aurois *le bonheur* de faillir, vous n'auriez plus aucun droit ſur moi. Eh bien, monſieur, vous connoiſſez tout ce que vaut ma parole, ſoyez donc ſûr de moi, car je vous permets de m'approcher ». L'époux reſte convaincu : tirons le rideau, la farce eſt jouée ; quelle diable de fantaiſie. De mauvais plaiſans diſent que c'eſt une envie de femme groſſe : effectivement la voilà groſſe. Voyez-la, meſſieurs, ſon corſet eſt élargi. Qu'eſt-ce qu'il y a de clair dans tout cela, madame l'ambaſſadrice ? On ignore le ſexe de l'enfant & le nom du père. La voilà qui conſulte une magicienne pour connoître le père de cet enfant chéri ; car elle a lu dans les moraliſtes, qu'elle a beaucoup étudiés, qu'un enfant ne pouvoit avoir qu'un père. Eſt-ce Barnave ? il ſeroit un monſtre. Seroit-ce S....r ? Il auroit de l'eſprit, mais peu de force. Louis de P....e ? Il pueroit de démagogie. J'aimerois aſſez qu'il fût de B....t, il feroit de jolis vers, mais il ſeroit impartial. Le prélat d'Autun m'auroit-il embâté d'un agioteur, ou Mirabeau d'un petit âne de Mauri ? La magicienne y perd ſon latin. L'enfant viendra, & il ſera celui de *la nation ;* c'eſt la plus belle & la plus ſûre généalogie à laquelle il puiſſe prétendre.

Barnave

Admirez le bonheur de sa mère; en ce siècle, où les vœux, les sermens, les paroles ont été déclarées de nulle valeur, elle est la seule qui soit restée inviolable.

Me voilà au bout de mon rolet; je ne pouvois mieux finir ma lanterne magique.

Finis honorabilis, honorabile coronat opus.

C'est encore du latin qui m'a été expliqué par mon oncle.

Est modus in rebus, dit le grand Isocrate, *c'est-à-dire, en latin, nous aimons qu'on nous gratte.*

Je n'ai pas mal flatté mon monde, & si ma lanterne n'est pas celle qui élève les arristocrates, c'est au moins celle qui immortalise les démocrates : l'une vaut bien l'autre.

En recommençant vous en reverrez tout autant; ma poitrine est aussi fêlée que vos oreilles.

Un verre de syrop, garçon.

Je ne ferai point danser aujourd'hui la charmante Catin, ses ressorts sont démontés; elle est comme mesdames du Bourg, d'A[illegible]g & autres, elle s'est donnée trop de mouvement pour la révolution.

Ce sera pour une autre fois.